

nes, et vous rencontrerez dans mes bons noirs de puissants auxiliaires.

« Les Nga-ko-Tko ont rompu depuis longtemps avec leurs habitudes nomades. On les trouve habituellement dans un périmètre de cent à cent cinquante lieues dont jusqu'alors le cadastre anglais n'a pas pu resserrer les limites, et pour cause. Ce territoire s'étend entre le 135° et le 137° degré de longitude est, et du 19° au 21° de latitude sud.

« Quand vous aurez atteint ces lieux, vous trouverez des forêts de gom-miers. Il vous faudra dessiner sur l'écorce blanche de ces arbres la tête d'un serpent avec la pointe d'un couteau. Cette opération sera renouvelée le plus souvent possible.

« Les indigènes, auxquels rien n'échappe, ne manqueront pas d'être avertis quelques jours à l'avance, par des signes connus d'eux seuls, que des étrangers foulent leur sol. Comme vous êtes attendus depuis le temps matériel qu'il faudra à cette lettre pour vous parvenir et à vous d'arriver ici, la tête de serpent indiquera votre présence.

« Le serpent est le *kobbong*, c'est-à-dire l'emblème des Nga-ko-Tko, comme tel ou tel animal sert de *gri-gri* à certains nègres ou de *totem* aux tribus de Peaux-Rouges.

« Voyant leur naïf blason dessiné par une main inconnue, mes bons amis se mettront à votre recherche, bien loin de s'enfuir comme ils en ont l'habitude dès qu'ils sentent l'approche des blancs. Joë, fin comme l'animal dont il porte le nom, saura bien vous reconnaître ainsi que ses fils, grâce à cette lettre au bas de laquelle est le *kobbong*, et aussi d'après certaines particularités de votre enfance, connues de vous seuls, et auxquelles je l'ai initié.

« Il vous interrogera, vous seuls pourrez répondre.

« Vous serez alors mis en possession de l'opulente fortune de celui qui fut votre père.

« Maintenant je puis mourir. Ma robuste constitution est épuisée par les veilles et les fatigues. Je n'aurai pas le suprême bonheur de vous voir.

« L'Opossum-Rouge me fermera les yeux.

« Adieu. »

— Quelle étonnante aventure! m'écriai-je après la lecture de cette lettre. Le docteur Stephenson avait bien raison de me dire que j'ignorais combien de temps durerait notre *promenade*. Alors nous partons demain?

— Demain, au lever du soleil, notre caravane se mettra en marche. Je vais expédier un courrier à Melbourne avec une dépêche demandant pour nous trois une prolongation de congé. N'est-ce pas, Robärts? n'est-ce pas, Crowley?

— Oui certes, cher major, répondirent en même temps les deux officiers.

— Pour vous, B..., qui demandiez de l'imprévu, reprit sir Harwey, vous êtes servi à souhait. Béni soit encore une foible hasard qui nous a amenés ici aujourd'hui même, et grâce auquel sir Reed va posséder pour son expédition quatre recrues qui ne sont pas, à dédaigner.

« Qu'en pensez-vous, mon cher Français? Vous voyez que vos compatriotes n'ont pas seuls le monopole des entreprises hasardeuses, et que vos voisins et amis d'outre-Manche, comme vous dites, s'y embarquent avec le même entrain, sans regarder en arrière.

— Quel itinéraire suivrons-nous?

— Je n'en sais rien encore, mais sir Reed va nous le dire tout à l'heure. Je l'aperçois en ce moment sur la pelouse avec miss Mary, sa nièce. Je vais le prier de venir; dans deux minutes, il sera ici.

LOUIS BOUSSENARD.

(A suivre.)

LES COMBATS D'ANIMAUX

DANS LES INDES

L'un des passe-temps favoris des rajahs de l'Orient est celui des combats d'animaux. Les éléphants, les tigres, les rhinocéros sont les animaux préférés pour ces sports de haut goût qui laissent pourtant le rajah et sa cour froids comme glace, tandis que nous autres Européens nous nous sentons émus et passionnés bien plus qu'un bon Espagnol à sa course de taureaux.

Le royaume de Lucknow, dans les Grandes-Indes, est l'endroit du monde le plus renommé pour ces fêtes repoussées à juste titre par nos sociétés protectrices des animaux.

Nassir-u-Din, le roi de Lahore actuel, est passionné pour ces plaisirs cruels et il entretient dans ses ménageries des éléphants, des rhinocéros et des tigres dont la férocité n'a pas de pareille au monde. Les combats entre ces divers quadrupèdes féroces sont de vraies tragédies et l'on comprendra facilement ce mot-là quand je dirai que l'on voit deux tigres se déchirer les flancs, deux rhinocéros se fouiller la poitrine à l'aide de leurs cornes acérées ou deux éléphants s'entrelarder au moyen de leurs défenses d'ivoire.

Les combats de taureaux de Madrid et autres localités principales de la péninsule sont de petits vaudevilles, tandis que les grandes batailles des géants de l'Inde sont des drames de *primo cartello*.

Le roi d'Aoude, l'an dernier au mois de décembre, avait à Lucknow deux tigres de la plus haute taille, qu'il destinait à combattre l'un contre l'autre.

L'un deux, nommé *Kagra*, était une bête magnifique, qui avait maintes fois remporté la victoire dans les combats de Lucknow. Son pelage était admirablement rayé et ses mouvements dénotaient une souplesse sans pareille. Les courtisans du roi, qui s'occupaient à trouver à *Kagra* un adversaire digne de se mesurer avec lui, avaient longtemps désespéré de réussir lorsqu'un jour on annonça à Nassir-u-Din qu'on avait capturé en vie, dans le Ter-aïd, — cette lande déserte placée entre l'Aoude et le Né-paul, au pied des monts Himalaya, — un tigre d'une force incroyable et d'une stature gigantesque.

Naturellement l'idée vint à tout le monde que l'on se procurerait un spectacle des plus saisissants en mettant en présence les deux monstres.

Le nouveau venu, surnommé Té-raï-Walha par ceux qui l'avaient pris et amené à Lucknow, fut comblé de soins et on désigna pour son apparition en public et devant Sa Majesté le jour où celle-ci recevrait dans son palais le commandant en chef anglo-hindou de l'armée du pays d'Aoude.

Naturellement les plus grands préparatifs furent faits pour rendre le spectacle très-imposant. La cour dans laquelle le spectacle devait avoir lieu fut décorée de fleurs et de branches d'arbres dans le style hindou qui est

particulier aux pays arrosés par le Gange.

On orna de bannières et de draperies brodées d'or la galerie sur laquelle devaient s'asseoir Nassir-u-Din et sa cour, le commandant de l'armée et son état-major.

Le dais royal, façonné comme un parasol, était fait d'un tissu cramoisi bordé d'une frange d'or et s'élevait au-dessus du trône, aux deux côtés duquel étaient rangés les sièges destinés aux invités et au résident anglais.

Dans cette occasion solennelle, Nassir-u-Din avait placé sa couronne sur sa tête : ce bijou, véritable objet d'art, est incrusté de pierres précieuses de la plus belle eau et surmonté d'une aigrette de plumes de héron d'une blancheur de neige.

Le roi d'Aoude avait revêtu un costume à la mode orientale, taillé dans des étoffes de Chine, des soies tissées d'or et d'argent dont les plis chatoyaient au moindre mouvement. Le commandant en chef de l'armée était revêtu d'un costume de général et le résident anglais ressemblait à un notaire avec sa toilette de drap noir et sa cravate de mousseline blanche. La vue de cette assemblée était du nombre de celles que l'on n'oublie pas et dont le souvenir survit à celui de mille autres moins frappantes.

Les cages dans lesquelles Kagra et Terrai-Wallah étaient enfermées furent bientôt roulées vis-à-vis l'une de l'autre en face de l'estrade où se tenaient les nobles spectateurs, et l'on put voir les deux animaux se démenant comme des diables dans des bénitiers, faisant claquer leurs mâchoires en signe de colère chaque fois qu'un des gardiens s'approchait vers eux.

Kagra et Terrai-Wallah ne tardèrent pas à s'apercevoir : ils s'élançèrent tous les deux contre les barreaux de leur cage en hurlant à pleins poumons et en montrant leurs dents pointues, tandis que la bave dégouttait de leurs lèvres. Le commandant en chef de l'armée et le résident éprouvaient une joie qui se mêlait sur leur visage.

Enfin on donna le signal du combat. Le treillage de bambous qui cachait la vue de l'intérieur des cages fut écarté des deux côtés et l'on ouvrit la porte. Terrai-Wallah ne fit qu'un bond en dehors de sa prison de fer,

les mâchoires grandes ouvertes et se battant les flancs à l'aide de sa longue queue. Kagra, lui, s'avancait lentement sur le sable de l'enceinte, tout en imitant les gestes de son adversaire. Ils se tenaient l'un et l'autre à environ cinquante pieds de distance, surveillant chacun de leurs mouvements, la mâchoire ouverte, la queue agitée par une sourde colère.

Enfin Kagra fit quelques pas en avant : son adversaire était venu se coucher devant l'estrade royale. Face à face avec Terrai-Wallah accroupi sur lui-même, prêt à s'élançer, Kagra rampa peu à peu, en décrivant un cercle, et chacun de ses mouvements était mesuré comme celui d'un brigand de grandes routes, car plus il avançait, plus il se rapprochait du tigre des déserts de l'Himalaya.

Dans un moment donné, Kagra fit un bond tellement rapide, tellement inattendu, qu'il surprit tout le monde. Mais Terrai-Wallah se tenait sur ses gardes et il se trouva en l'air en même temps que son ennemi. Il enfonça ses griffes dans le cou de Kagra et ouvrit la gueule pour mordre, mais Kagra s'était jeté à son tour sur son adversaire et Terrai-Wallah lâcha prise ; son sang coulait de deux blessures faites à son cou et à son épaule droite.

— *Shava* (bravo), Kagra ! *Shava* ! s'écria Nassir-u-Din.

Et le cruel combat recommença, scène terrible, cruelle, spectacle sanguinaire dont rien ne saurait donner une idée, bataille corps à corps, griffe à griffe, dent à dent, boucherie de lambeaux de chair, brisures de membres, convulsions, hurlements, grincements de dents, culbutes, étreintes : c'était, comme le dit le vieux Shakespeare, *triste ! triste ! triste* à voir, et cependant ce spectacle avait sa solennité et donnait à tous une représentation fidèle de ce qui se passe entre animaux de la même espèce, au milieu des jungles des Grandes-Indes.

Bref, Kagra avait planté ses griffes dans le ventre de Terrai-Wallah qui, se servant d'une patte libre, frôla le museau de son ennemi dont il perça les yeux l'un après l'autre.

Kagra poussa un rugissement sans pareil, tandis que son vainqueur enfonçait ses dents acérées dans sa gorge pour l'achever.

A ce moment, des hommes belluares, à l'aide de barres de fer, desserrèrent les dents de cet enragé quadrupède. Ce fut là la partie la plus hideuse du spectacle, mais il fallait en agir ainsi pour sauver Kagra de la mort.

La porte de la cage était grande ouverte. Kagra, libre, s'y élança sans demander son reste, et il fallut se servir de moyens violents pour réintégrer Terrai-Wallah dans sa demeure treillagée de fer.

Une demi-heure s'écoula après que ce premier combat eut pris fin. On procédait en ce moment, dans la coulisse, au spectacle suivant, — d'après le programme soumis à Nassir-u-Din, — une « agression » entre deux rhinocéros.

On avait choisi deux de ces animaux mâles, généralement très-disposés à se livrer bataille à certaines époques particulières de l'année plutôt que dans d'autres, comme cela arrive aux éléphants, et on les avait entraînés au moyen de drogues stimulantes.

On les plaça dans l'enclos, face à face. La vue du second rhinocéros suffisait au premier pour que l'un et l'autre se préparassent à l'attaque ; car les deux animaux connaissent tout de suite, par l'odorat, qu'ils sont près d'un mâle et non près d'une femelle.

S'élançant alors l'un sur l'autre, la tête tant soit peu baissée, ils se rencontrèrent avec fureur dans le milieu de l'arène et poussèrent en avant leur museau armé, comme le fait un cochon.

La carapace de ces quadrupèdes est si épaisse sur le dos et sur les jambes que bien souvent la petite corne appelée « le canif » qui s'élève sur le dessus du museau ne peut faire aucune entaille. Un rhinocéros ne peut être entamé que vers la peau du ventre ou entre les jambes.

Le but de chaque combattant, en se ruant sur son rival, est d'introduire son museau entre les jambes de son antagoniste et par ce moyen de l'éventrer, ce que la petite cambrure de la corne rend facile, du moment qu'elle est convenablement dirigée.

A vrai dire, comme tous deux cherchent à trouver la même chance, leurs têtes et leurs museaux se rencontrent vers le milieu. Ils se frappent alors en poussant et en abaissant leurs têtes, grognent ensuite avec co-

lère et montrent une activité et une énergie dont personne ne les croirait capables, vu la pesanteur de leurs formes. Leurs museaux s'agitent l'un

contrel'autre tandis qu'ils s'attaquent; leurs cornes se rapprochent aussi et le son qui provient de ce contact prouve que ce n'est pas un jeu d'en-

fant qui les excite de cette manière.

Chacun fait usage du poids de sa masse fantastique et de la force singulière dont la nature l'a doué. Ils se



COMBATS D'ANIMAUX DANS LES INDES. — Combat de rhinocéros. (Page 284.)

poussent et se repoussent avec une persévérance obstinée.

Le plus faible doit reculer à la fin. Il cède d'abord doucement, peu à peu, puis plus vite, par une espèce

de trot à reculons, car le plus fort et le plus opiniâtre des deux conserve toujours son avantage avec une férocité implacable. Le plus faible, voyant enfin qu'il ne peut plus tenir

tête, fait un effort désespéré en arrière, de façon à délivrer son museau et ses cornes. C'est le moment décisif du combat.

Bien souvent le conflit se termine

d'une façon tout inattendue. Le plus faible n'ayant pas la possibilité de se retirer est déchiré par son impétueux agresseur et il tombe mort, tandis que son adversaire est entraîné hors de l'arène à l'aide de fers chauffés à blanc appliqués sous le ventre et à coups de lance. Quelquefois, sans qu'on emploie ces moyens, l'animal se sauve de lui-même dès qu'on lui ouvre la porte de son écurie.

Il y a également dans l'Inde des combats entre des rhinocéros et des éléphants et même des tigres et des rhinocéros. Dans le premier cas, le combat est généralement au désavantage de l'éléphant, car son adversaire enfonce son museau entre les jambes du pachyderme et le déchire cruellement, tandis que l'éléphant se débat tout le temps avec sa trompe, et cela en pure perte, à peu d'exceptions près.

Le combat entre le rhinocéros et le tigre intéresse bien plus le spectateur. On aime à voir la défense opiniâtre et passive de cet énorme animal et l'attaque furtive du plus petit, la corne retroussée de celui-ci, les dents pointues de l'autre. Presque toujours, c'est le rhinocéros qui est vainqueur : l'épaisseur de sa carapace le sauve des déchirures que pourrait lui faire le tigre avec ses ongles, et le rhinocéros parvient, dans un moment donné, à ouvrir le ventre de son adversaire.

Les batailles entre éléphants ont aussi leurs péripéties sanglantes.

Voici le récit d'un de ces combats qui s'est passé à Lucknow le 20 décembre 1877. La scène se passe sur les bords du Goowty, au milieu d'une arène bâtie pour ces jeux du cirque.

« A un signal donné par le roi, les deux éléphants s'avancèrent de différents côtés, chacun d'eux monté par son *mahout*. L'un avait une défense cassée, l'autre offrait à la vue une paire de dents formidables.

« Dès que les deux animaux furent en présence, on les vit, comme s'ils eussent compris ce qu'on attendait d'eux, élever en l'air leurs trompes et leurs queues et s'élancer l'un sur l'autre avec rage aussi vite qu'ils le purent, en poussant un terrible cri de défi; c'est la manière ordinaire de l'éléphant d'attaquer son ennemi. Leurs grosses têtes s'entre-choquaient avec violence et ne se quittaient pas un instant.

« Pendant ce temps-là, les *mahouts* criaient pour encourager les éléphants et ils s'aventuraient même, avec une audace frénétique, jusqu'à frapper l'os frontal des pachydermes avec la masse de fer dont ils se servent pour les conduire.

« C'était là un spectacle bien fait pour faire tenir les yeux ouverts au spectateur le plus apathique et pour arrêter la circulation du sang dans ses veines.

« C'est généralement le plus fort des deux animaux qui remporte la victoire, et c'est ce qui n'arriva pas cette fois.

« L'éléphant à la dent cassée semblait être sûr de l'issue du combat. En effet, son adversaire ayant pris peur chercha à pencher du côté de l'écurie. A ce moment, le *mahout* qui dirigeait le premier fut renversé et l'éléphant à la dent cassée se rua sur son ennemi dans le cou duquel il enfonça sa défense entière qu'il portait au côté droit.

« Le coup était mortel. Le grand pachyderme vacilla sur lui-même; on le vit tourner et sa masse énorme tomba lourdement sur le sol. Au même instant, son vainqueur se ruait sur lui et lui labourait le ventre avec sa dent pointue. Il s'acharna pendant un bon quart d'heure sur sa victime. A la fin, son *mahout* l'attira doucement, le calma et l'emmena hors de l'arène.

« Le spectacle était terminé. »

DANIEL ROE.

HISTOIRE DES VOYAGES

CHASSES ET AVENTURES

DE PAUL DU CHAILLU

AU

PAYS DES GORILLES¹

CHAPITRE XIII

Les *barracoons* d'esclaves. — Un gros serpent sous mon lit. — Un négrier qui s'éloigne de la côte.

Un jour je passais devant un enclos immense, défendu par un rempart de palissades de douze pieds de haut environ et terminées en pointe. Je franchis la porte qui était ouverte, et je me trouvai au milieu d'un vaste

assemblage de hangars ombragés d'arbres, sous lesquels étaient étendus, dans des postures différentes, une grande quantité de nègres. En faisant le tour intérieur de l'enclos, je vis que ces hommes étaient attachés, six par six, au moyen d'une petite chaîne très-forte passée dans un carcan ajusté autour de leur cou. Ça et là des seaux d'eau étaient disposés pour leur permettre de boire, et comme ils étaient enchaînés ensemble, lorsqu'un des six avait soif, il fallait que les autres se levassent pour aller avec lui.

J'arrivai ensuite à une cour remplie de femmes et d'enfants qui étaient libres de se promener à leur gré dans leurs limites, où aucun homme n'était admis. La plupart de ces gens-là, hommes ou femmes, ne se comprenaient pas entre eux. Vous me demanderez peut-être ce que c'étaient que ces nègres? C'étaient des Africains de diverses tribus, vendus les uns par leurs pères ou par leur famille, les autres par les habitants de leurs villages : ceux-ci avaient été mis en vente pour crime de sorcellerie, ceux-là sous des prétextes plus ou moins spécieux. Ainsi on faisait passer pour idiots un jeune garçon ou une jeune fille; il n'en fallait pas davantage. Beaucoup de ces esclaves appartenaient à des pays très-éloignés.

Quelques-uns paraissaient gais; d'autres, au contraire, étaient fort tristes, persuadés qu'on ne les avait achetés que pour les manger. Ils s'imaginaient en effet que les hommes blancs d'au delà de la mer étaient de grands cannibales, et que l'on commençait par les engraisser pour mieux se régaler d'eux ensuite. Un jour, dans une contrée de l'intérieur, un chef voulut faire tuer un esclave pour mon dîner, et j'eus beaucoup de peine à l'en empêcher. Je ne parvins que très-difficilement à faire comprendre à ce boucher nègre que personne, dans mon pays, ne se nourrissait de chair humaine.

Il y avait dans la cour, sous les arbres, de grands chaudrons où l'on faisait cuire des fèves et du riz pour la plus grande partie des esclaves; à d'autres on distribuait du poisson séché; le soir, on les faisait tous rentrer sous de vastes appentis pour y passer la nuit : un de ces appentis servait d'infirmerie.

Au milieu s'élevait ce qu'on ap-

1. Voir les nos 30 à 43. (Propriété de M. Calmann Lévy.)